



HAL
open science

Réflexions sur la ville en Mésopotamie à partir des sources écrites des IV^e et III^e millénaires av. J.-C. et des sources divinatoires

Jean-Jacques Glassner

► **To cite this version:**

Jean-Jacques Glassner. Réflexions sur la ville en Mésopotamie à partir des sources écrites des IV^e et III^e millénaires av. J.-C. et des sources divinatoires. Cahier des thèmes transversaux ArScAn, 2013, XI, pp.199-207. hal-02277172

HAL Id: hal-02277172

<https://hal.science/hal-02277172>

Submitted on 3 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

RÉFLEXIONS SUR LA VILLE EN MÉSOPOTAMIE À PARTIR DES SOURCES ÉCRITES DES IV^e ET III^e MILLÉNAIRE AV. J.-C. ET DES SOURCES DIVINATOIRES

Jean-Jacques GLASSNER
CNRS – ArScAn-HAROC
jglassner@wanadoo.fr

Une réalité objective qui s'impose d'elle-même au terme du IV^e millénaire et à l'aube du III^e¹, est la forte concentration des habitants de la Mésopotamie sur certains sites particuliers. En un mot, ce que nous appelons des villes semble faire son apparition. Cette nouveauté coïncide approximativement avec un autre fait nouveau d'égale importance, si ce n'est plus important encore : l'invention et la diffusion de l'écriture. Je rappelle brièvement les données matérielles. Les documents écrits connus se répartissent comme suit :

- Deux ou trois sites en Mésopotamie méridionale : Uruk, env. 4300 documents ; Umma, une centaine de tablettes ; peut-être Larsa, 26 tablettes.
- Deux sites en Mésopotamie centrale : Jemdet Nasr : 244 tablettes et fragments ; Tell Uqair : quelques dizaines de tablettes.
- Deux sites dans la vallée de la Diyala : Tell Asmar, deux tablettes ; Hafadje : une tablette et un objet inscrit.
- Un site en Mésopotamie du Nord : Ninive, une tablette.
- Trois sites sur le cours moyen de l'Euphrate : Habuba Kabira, deux bulles-enveloppes et dix tablettes ; Jebel Aruda : 13 tablettes ; Hacinebi : une tablette anépigraphie.
- Un site dans le triangle du Habur : Tell Brak : trois tablettes.
- Deux sites au Huzistan : Suse, une quarantaine de bulles-enveloppes et des fragments ; une soixantaine de tablettes ; Chogha Mish : six tablettes.
- Un site en Iran, près de la vallée de Kangavar, Godin Tepe : textes non encore publiés.

Cette liste est nécessairement incomplète.

Si l'on excepte Godin Tepe, un comptoir commercial décentré, et pour autant que les fouilles aient été extensives, on s'aperçoit que ces villes se caractérisent par l'existence de deux espaces nettement distincts : des villes hautes, sur des élévations naturelles ou des terrasses artificielles, avec les demeures des élites humaines et divines, et des villes basses, avec un maillage plus resserré de l'habitat et des maisons de taille plus modeste.

Les textes provenant des villes basses sont des documents juridiques qui témoignent de contrats commerciaux ou d'échanges entre des particuliers. Ceux qui proviennent des villes hautes ont plus amplement un caractère économique et administratif. La ville d'Uruk se distingue, en l'état de la documentation : on y a découvert des textes savants où les érudits commencent un immense travail de classification du réel qui se poursuivra pendant trois millénaires et aboutira à la rédaction de véritables encyclopédies. Certains de ces documents ont aussi pour fonction de permettre la transmission de l'outil récemment inventé. Je voudrais attirer l'attention sur un point qui n'a jamais été mis en évidence : la présence, au bas de certaines de ces tablettes, de colophons, ce segment de texte qui informe sur le contenu, le copiste ou le propriétaire de la tablette, tout à la fois le titre de nos ouvrages, l'*ex libris* du propriétaire, le nom de l'éditeur et la quatrième de couverture. Ces colophons, lorsqu'ils sont conservés, mentionnent les titres et les noms de certains membres des élites sociales. On découvre, par exemple, la présence du titre *namešda*, probablement à lire **šitarrum*, qui désigne l'un des plus hauts dignitaires placés à la direction des affaires de la cité, dans les colophons de tablettes énumérant des listes de termes concernant le bois, des objets en métal, des artefacts. Dans ce cas, les colophons le soulignent avec force, ces documents sont des tablettes de monstration, leur possession étant une marque de distinction et leurs dépositaires le font savoir avec ostentation. On rencontre le même phénomène, plus tard, sur les tablettes littéraires de Fara et d'Abu Salabikh.

THÈME VIII

¹ Nos chronologies laissent toutes à désirer, je ne m'y attarderai donc pas.

Ces colophons témoignent de ce que, à distance des textes administratifs et de gestion domaniale, c'est l'écriture en tant que telle, avec l'organisation des connaissances savantes qu'elle permet qui, dans l'idéologie du temps, est retenue comme la caractéristique première du nouvel artefact récemment inventé. L'accent est clairement mis, par les élites sociales elles-mêmes, sur l'usage de l'écriture comme outil pour classer le réel, et tel est son usage dans les sources administratives. L'écriture est une marque de distinction qui contribue à asseoir le pouvoir des membres des élites, lesquelles en contrôlent la diffusion et la transmission.

Le cas d'Uruk est tout à fait remarquable. La ville est unique dans ses dimensions. Elle mesure 3 km de long sur un peu plus de 2 de large ; la surface totale du tell représente 550 ha, une superficie qui est presque atteinte dès le début du III^e millénaire puisqu'à cette époque un rempart long de 9,5 km enferme 494 ha, avec ses neuf cents tours rectangulaires ou arrondies, espacées tous les neuf mètres, et ses portes fortifiées dont deux ont été dégagées par les fouilleurs ; un avant-mur, en outre, a été repéré par endroits. Je ne rappelle que d'un mot l'architecture monumentale sur terrasse qui a été mise au jour dans le quartier de l'Eanna, avec ses grandes salles cruciformes, ses salles de réception dont l'une mesure 80 mètres sur 30 ; on pense également à l'édifice dont les murs sont couverts de mosaïques. Le gigantisme de cette architecture comme l'extraordinaire hardiesse du décor, ajoutés à l'élégance des sceaux-cylindres, s'ajoutent à l'écriture comme marques de distinction des élites sociales.

Il est à retenir, toutefois, qu'une seule agglomération a atteint ce degré de gigantisme ! Tous les autres établissements connus sont de dimensions beaucoup plus modestes. À ce jour, seule Uruk a produit des textes lexicographiques et savants. Les deux faits sont-ils à associer ? Je ne sais.

LA VILLE MÉSOPOTAMIENNE D'APRÈS LA LITTÉRATURE POSTÉRIEURE

L'apparition de la ville. En l'état des connaissances, il n'est à ce phénomène nulle explication satisfaisante. On invoque parfois l'évolution démographique, mais la population s'accroît-elle ? La grande agglomération ferait-elle le vide autour d'elle, condamnant d'anciens villages à disparaître et accueillant une population antérieurement disséminée dans une pluralité d'établissements plus modestes ? Les données sont malheureusement très ténues, reposant sur les faiblesses des méthodes de prospection pour étayer cette hypothèse.

Doit-on admettre, par défaut, avec Vidal de la Blache, que la nature a préparé certains sites afin que l'homme puisse les organiser selon ses désirs et ses besoins ? Le seul véritable problème géographique est, en réalité, comme le souligne Lucien Febvre, celui de l'utilisation, par l'homme, des possibilités que lui offre la nature ; or, ce problème est tellement complexe qu'aucune approche ne peut véritablement aider à le résoudre.

Faut-il admettre, avec Marc van de Mieroop, que les villes sont apparues spontanément, ou faut-il suivre Ibn Khaldûn pour qui l'urbanisation est un acte volontaire de l'homme guidé par son besoin de protection et de bien être ? Il divise la catégorie ville en deux sous-catégories : *miṣr* et *madīna* ; le premier terme désigne la ville née d'un urbanisme volontaire, le second la ville comme fruit d'une longue tradition. Avec M. van de Mieroop, on fait l'économie de la réflexion, avec Ibn Khaldûn, on amorce un chemin de recherche.

Le même Ibn Khaldûn oppose vie nomade et vie urbaine. Pour lui, le village est un échelon intermédiaire entre ces deux modes de vie et il précise : l'agriculture, activité villageoise, est une activité simple qui n'a pas besoin de science et de technologie, contrairement à l'artisanat qui est une activité urbaine.

Uruk correspond parfaitement à cette image de la ville, avec ses textes d'érudition, ses activités indéniablement artisanales et commerciales, son imprégnation, enfin, dans l'administration de grands domaines fonciers à vocation essentiellement agricole. Mais, à l'aube de l'histoire, elle fait aussi figure de mégapole.

Depuis l'Antiquité classique, la Mésopotamie semble précisément avoir pour caractéristique la présence de mégapoles sur son sol.

Les auteurs grecs et latins y campent le décor dans lequel ils situent des jardins merveilleux où s'ébattaient des monarques efféminés : Diodore de Sicile attribue à Ninive un diamètre de 27 km, soit la distance que l'on peut parcourir à cheval en l'espace d'une journée. Quant à Babylone, Hérodote insiste : ses remparts ont une longueur de 86 km. La ville est tellement immense, dit-il, que l'ennemi peut y entrer par une porte sans que les habitants du centre en aient connaissance. Aristote prétend à son tour, dans la foulée d'Hérodote, que trois jours après son entrée dans Babylone, tout un quartier ignore encore la présence d'Alexandre dans la ville. Au IV^e siècle, Clitarque attribue à ses remparts une longueur de 365 stades, soit environ 65 km, autant de stades que de journées dans une année. Ctésias disait déjà la même chose un siècle plus tôt. Il y a fort à parier que Clitarque, installé à Alexandrie sous Ptolémée I^{er}, et qui n'a jamais suivi Alexandre dans ses

campagnes se soit inspiré de Ctésias pour la description de Babylone, le même Ctésias dont s'inspire Diodore de Sicile. Ctésias précise que Sémiramis aurait mis deux millions d'hommes au travail pour l'érection de cette enceinte haute de 89 mètres et suffisamment large pour livrer passage à six chars de guerre de front. Elle serait dotée en outre de 250 tours de plus de 100 mètres de haut. Il faut se souvenir, à ce propos, que Ctésias est beaucoup plus connu qu'Hérodote dans l'Antiquité classique. Ce dernier ne devra sa célébrité que d'avoir été redécouvert et traduit à partir du xv^e siècle.

L'explication de ces exagérations se trouve dans un poème de Phocylide de Milet à la fin du vi^e siècle : « Une ville qui est petite mais sur un haut promontoire et bien ordonnée est plus puissante que l'insensée Ninive ». Il s'exprime là, implicitement, un rejet du modèle oriental de la grande cité réputée ingouvernable.

Aristote ne dit pas autre chose : le nombre idéal que doit comprendre une ville selon le modèle platonicien (il est de 5040 individus) est encore trop élevé. La présence de 5000 hommes inactifs, précise pour sa part Polybe, exige celle beaucoup plus grande d'hommes et de femmes actifs qui entretiennent les premiers.

On trouve encore un écho de cette démesure dans le livre de Jonas (IV, 11), où il est rappelé que vivent dans Ninive « douze myriades (120.000) d'hommes qui ne distinguent pas entre leur droite et leur gauche ». L'exégèse classique voit dans cette expression une métaphore pour désigner des êtres infantiles qui ne font pas la différence entre le bien et le mal ; Edouard Dhorme pense à des êtres ambidextres. Or, ce texte semble davantage faire écho à une décision d'Assarhaddon, lorsqu'il organise sa succession en partageant ses États entre deux de ses fils. Dérogeant avec les usages et l'ordre de primogéniture, il destine le puîné, Assurbanipal, au trône de Ninive, et l'aîné, Šamaš-šumu-ukīn, élevé à la mode babylonienne, à celui de Babylone, une ville qui subit alors difficilement le joug assyrien. On sait les effets dévastateurs pour tout l'empire qu'entraîne ce choix. La révolte de l'aîné contre le cadet divise les élites, affaiblira durablement l'empire qu'elle conduit, à terme, à sa ruine. Dans la correspondance qu'il entretient avec le souverain, Adad-šumu-ušur, le chef des exorcistes du roi, lui-même issu d'une longue lignée de lettrés au service des monarques assyriens, tente, non sans peine et sans courage, de légitimer la décision de son souverain :

« Ce qui n'a pas été fait au ciel, le roi, mon seigneur, l'a réalisé en personne sur terre et nous l'a donné à voir. Tu as ceint l'un de tes fils du diadème et tu lui as attribué la royauté sur le pays d'Assur. Tu as mis ton fils aîné dans la position d'exercer la royauté à Babylone. Tu as placé le premier à ta droite, le second à ta gauche. »

Autrement dit, le monarque a placé l'aîné à sa droite et le puîné à sa gauche. L'ordre du monde et le protocole palatial sont donc respectés, même si c'est le puîné qui accède à la fonction suprême. Le roi se tenant face à l'Est, la droite indique en effet le Sud et Babylone, la gauche le Nord et Ninive. La correspondance entre la gauche et le Nord, la droite et le Sud, est documentée, bien avant l'époque néo-assyrienne, par une source divinatoire paléo-babylonienne.

Dans le monde musulman, à l'époque médiévale, les historiens et les géographes arabes et persans entre le xi^e et le xv^e siècle, célèbrent Babylone comme la plus ancienne des villes d'Irak. Elle aurait constitué une mégapole de 128 km de circonférence ; son enceinte, large de 30 mètres et haute de 200 mètres, était percée de 120 portes, et était doublée d'un fossé. Pour l'un des auteurs, elle aurait formé un carré de 72 km de côté. D'autres sources disent qu'elle était composée de sept villes dont chacune abritait une merveille unique au monde.

Au xix^e siècle encore en Europe, au moment d'entamer les premières campagnes de fouilles, en 1842, on suspecte encore les vieilles villes orientales d'être des mégapoles aux dimensions inouïes : pour l'historien Bonomi, Babylone et Ninive auraient couvert, respectivement, 362 et 347 km². À la même époque, Londres n'en couvrait que 183. Layard lui-même a cru que Khorsabad, Kuyunjik, Nebi Yunus et Nimrud ne formaient qu'une seule ville ; d'autres voyaient dans les ruines de la tour de Borsippa celles de la tour de Babylone, attribuant à la ville une étendue considérable. On trouve également trace de cette démesure dans le film *Intolérance* de Griffith.

LA VILLE DANS LES SOURCES DES IV^e ET III^e MILLÉNAIRES

Contrairement aux Grecs et à leurs émules, les Mésopotamiens n'étaient pas hantés par le spectre de la mégapole. La ville que nous appelons Uruk et d'où est sorti le toponyme moderne Warka se disait Unu en sumérien. Or ce nom n'est autre que le mot sumérien pour « ville ». Nous savons en effet que le terme uru est un emprunt au sémitique *iri*, un vieux mot pour dire « ville », tel qu'il apparaît, par exemple, derrière le toponyme Jérusalem (URU/iri-salim). Il est emprunté par les populations sumérophones de Mésopotamie méridionale.

Si l'on en croit l'épopée de Gilgameš, Unu se subdivisait en trois tiers : un premier tiers construit ; un second tiers distribué en jardins, un troisième tiers formant une glaisière.

Du reste, Hérodote lui-même trouve une justification à l'immensité de Babylone : il rappelle l'exceptionnelle fertilité de son territoire laquelle autorise ses dimensions hors du commun.

À ce stade de l'enquête, on peut s'interroger pour savoir si la ville est un concept clef en Mésopotamie ancienne. La terminologie mésopotamienne n'aide guère à préciser les choses. Les mots *iri* ou *ālu*, communément traduits par « ville », désignent tout habitat humain à l'exception d'une maison isolée et peuvent s'entendre d'une agglomération de la taille d'Uruk, possiblement fortifiée, comme du plus modeste des hameaux.

Le contraste entre ville et campagne est habituellement exprimé par les termes *iri/uru*, « ville », et *á.dam*, « campagne ». Mais ces mêmes mots peuvent aussi être utilisés dans un sens complémentaire comme dans la succession syntaxique *iri maš.gana á.dam*, « ville, village et habitation » ; ils disent alors la totalité des établissements habités, peut-être selon leur taille, peut-être selon leur statut. Ajoutons que la ville a des faubourgs, *bar* en sumérien, *kidītu* ou *kīdu* en akkadien, qui s'étendent à l'extérieur des remparts.

Nonobstant toutes ces imprécisions lexicales, la ville, comme établissement permanent, est bien présente dans l'imaginaire des Mésopotamiens comme dans la réalité.

Dans la *Tenson du Dattier et du Tamaris* il est rappelé que les dieux avaient bâti des villes pour l'humanité primitive. Quant à la *Légende d'Etana*, elle était intitulée « Les dieux dessinèrent la ville ». À partir de l'époque d'Akkad, soit les ^{xxiii}^e-^{xxii}^e siècles, les historiographes jugent que le régime politique que les dieux ont légué aux hommes est de type monarchique et que cette monarchie revendique d'être manifestée en un lieu, une ville. La *chronique de la monarchie une*, où cette doctrine est explicitée avec force, affirme le principe de l'unicité de la monarchie, la Mésopotamie étant considérée comme n'ayant jamais formé qu'un seul royaume avec une seule capitale. Elle en assène la démonstration de façon magistrale en montrant que, le mouvement de l'histoire étant identifiée à une succession de cycles de durée variable, le pouvoir royal passe de ville en ville, chacune étant à tour de rôle le lieu unique où l'institution qui était descendue du ciel trouve sa place. La même chronique se livre aussi à une description sommaire de l'humanité primitive encore ignorante de l'institution royale mais qui a déjà adopté la ville pour résidence et la citoyenneté pour mode de vie.

« Ville » est donc un ensemble chargé de sens, composé d'un groupe d'unités résidentielles et de production. Unu, *iri* ou *ālu* expriment dans les langues vernaculaires ce système trop complexe pour pouvoir être dévoilé d'un mot de façon claire. Ils sont, aux yeux des Mésopotamiens, les repères fixes auxquels s'attache par excellence la notion d'identité. Tout individu déclinant son identité pour se faire connaître se rattache, premièrement, à un père et, au-delà de sa personne, à un lignage, deuxièmement, à une ville, celle dont il est un habitant.

Il n'y a donc pas de différence fondamentale entre polis et megapolis si ce n'est un saut quantitatif. La ville a une certaine étendue. Son peuplement est dense.

DÉFINITION DE LA VILLE

Mais une ville se définit-elle par ses seules dimensions et la densité de sa population ? Depuis les travaux de Max Weber, Henri Pirenne, Gordon Childe et Fernand Braudel, tout le monde s'accorde pour dire que le critère quantitatif est insuffisant. Les nouveaux critères retenus sont à la fois d'ordre économique, militaire, politico-administratif et religieux. La ville abrite les organismes régulateurs de l'économie ; elle est le lieu de célébration des cultes, de la tenue des marchés (marché de proximité ou lointain, agora et port ou, en termes mésopotamiens, *kārum* et *bābum*, ou cabaret de la cabaretière) ou des assemblées judiciaires ; les organes du pouvoir y résident ; elle peut être fortifiée ; elle peut s'adosser à un palais ou à une forteresse. La population urbaine ne produit pas elle-même sa subsistance, vivant de ses activités et non de l'agriculture. À ces critères, C. Coquery-Virdovitch propose d'en ajouter un autre, culturel celui-là, la ville étant « un lieu de métissage des mémoires, un pôle de diffusion, de transmission culturelle ».

Fort de ces acquis théoriques, Robert Mac Adams voit dans l'apparition de la ville le résultat d'une évolution : l'agriculture ayant entraîné la sédentarisation, la société se diversifie et se hiérarchise, les individus les mieux placés, au premier rang desquels se trouvent les prêtres, monopolisant le pouvoir politique. Tout semble donc se passer comme si la concentration de populations, laquelle revient nécessairement à un brassage puisque « des hommes s'agglomèrent en nombre relativement important sur un espace relativement restreint », était de nature à engendrer des rapports sociaux nouveaux se substituant aux rapports familiaux

ou locaux antérieurs. Xénophon ne disait pas autre chose dans la *Cyropédie* : « Dans les grandes villes, du fait que beaucoup de gens ont besoin de chaque objet, chaque spécialité suffit à elle seule pour faire vivre son artisan ».

Bref, la ville est la résultante d'une dynamique sociale et d'un procès politique, la mise en forme d'un intérêt commun, avec le gouvernement de cet intérêt commun. La ville, ou plutôt la *polis*, pour parler grec, peut-être unu sumérien, est alors la première forme politique. Elle en est la condition de production. C'est ce que nous enseignent les mythographes et historiographes mésopotamiens : les dieux ont offert aux hommes la monarchie et la ville, mais dans un premier temps le régime politique fut celui d'une assemblée. Les légendes qui circulent autour du nom de Gilgameš le précisent, il existe deux types d'assemblée, l'une faite de notables, d'égaux, l'autre du grand nombre, mais qui n'est qu'une instance d'acquiescement et non de décision. Homère, sur ce point, est plus subtil, l'assemblée des hommes en arme doit être convaincue par un chef.

Y aurait-il une dimension propre à la ville et qui s'offrirait comme la synthèse de toutes celles que l'on vient d'énoncer, l'urbanisation étant un processus social, la ville signifiant, en ultime analyse, la diversification sociale, l'extinction des anciennes solidarités, essentiellement familiales, leur remplacement par un nouveau mode de relations ? Cette thèse a été maintes fois formulée ; elle fait écho à la Cité antique de Fustel de Coulanges où l'on trouve exposé, déjà, ce mouvement qui aurait conduit de la famille à la cité. Dans l'Antiquité, Aristote déjà s'en faisait le propagandiste, la cité étant à ses yeux « une communauté de lignages et de villages menant une vie parfaite et autarcique ». La ville se subordonnerait alors la famille et le monde ; la famille dont elle prendrait les jeunes hommes vivants et les lui rendrait morts, comme il est décrit dans l'épopée de Gilgameš ; le monde, c'est-à-dire l'inconnu au-delà du mur d'enceinte qui est déclaré territoire ennemi et où l'on ne s'aventure qu'armé.

Dans ce cas, la cité, on ne parle plus de ville, serait-elle née de la guerre, de la nécessité de se défendre ? Mais une autre hypothèse conjointe se présente alors, comme le témoignage de l'archéologie peut le donner à voir pour l'époque d'Uruk : le commerce. Selon Benjamin Constant, qui la formule, il existerait un axe historique, de la guerre au commerce. « Nous sommes arrivés à l'époque du commerce, époque qui doit nécessairement remplacer celle de la guerre, comme celle de la guerre a nécessairement dû la précéder... La guerre et le commerce ne sont que deux moyens différents d'arriver au même but : celui de posséder ce que l'on désire... C'est une tentative d'obtenir de gré à gré ce qu'on n'espère plus conquérir par la violence. »

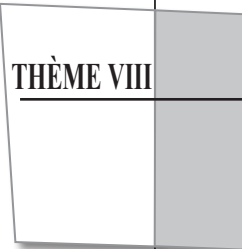
La cité trouverait-elle son origine dans la réunion de familles diverses autour des questions de sécurité et d'acquisition de biens convoités, cette réunion provoquant une hiérarchisation et une diversification des couches sociales ?

L'organisation d'une communauté humaine en cité correspond à une prise de contrôle sur un espace donné. Le contrôle d'un territoire, quelle qu'en soit l'étendue, et fût-il un outre-pays comme les comptoirs de commerce assyriens en Cappadoce, le territoire étant ce même espace aménagé et où règne la paix, est la garantie d'un accès social et matériel à un ensemble de ressources naturelles capable d'assurer la continuité matérielle de la communauté. Je cite Maurice Godelier qui étudie le cas des Baruya : « Un groupe territorial devient une société lorsqu'un certain nombre de groupes et d'individus revendiquent de se reproduire ensemble sur un même territoire et se désignent eux-mêmes, à l'intention des groupes voisins, par un grand nom qui recouvre les noms particuliers de leurs clans et de leurs lignages de naissance ». Ce grand nom, en Mésopotamie, c'est la ville. Ce qui fait une société, ce n'est pas la parenté, c'est l'exercice en commun d'une souveraineté sur une parcelle de nature avec les êtres qui la peuplent.

Aristote formulait la même chose autrement : au sein de la société, la guerre persiste, mais il s'élabore un effort et une méthode pour l'adjudication et l'évaluation des titres : la justice politique succède alors à la guerre et la remplace avantageusement. En Mésopotamie, la divination fonctionne comme instance de légitimation pour la distribution des titres, elle sert à désigner les rois, les hauts dignitaires et les prêtres de haut rang, les notables se réunissant en assemblées et les rois édictant des lois.

Platon insiste sur l'aspect compartimenté de la production artisanale dans les villes. Ce mode d'organisation est sans doute influencé par l'existence de la mégapole, et Babylone en est le seul exemple à cette date, où l'articulation de la ville en quartiers spécialisés, réservé à une seule catégorie de travailleurs ou de commerçants, constitua aux yeux des Grecs de l'époque classique l'aspect le plus étonnant de cet établissement humain quasi mythique.

Et pourtant, à regarder de près le cas mésopotamien, selon les sources datant du milieu du III^e millénaire, les artisans dont nous avons conservé la trace sont des employés spécialisés qui œuvrent dans le cadre de grands domaines institutionnels à dominante agricole ; ils reçoivent les matières premières de leur employeur



qui leur fournit également les rations alimentaires nécessaires à leur entretien. Certains d'entre eux sont prébendés, ils peuvent donc produire eux-mêmes leur propre nourriture. Certains d'entre eux peuvent être corvéables, leurs employeurs n'hésitant pas à demander leur participation aux travaux agricoles : un charpentier peut être intégré à une équipe de travailleurs agricoles ; des corroyeurs sont assignés à des travaux d'irrigation ou au transport de l'orge. Ailleurs encore, des cordiers, des corroyeurs et des vanniers sont métayers.

À côté de ces employés et métayers, existe-t-il des artisans établis à leur propre compte et vivant de leur métier ? Les textes juridiques attestent qu'un artisan peut être en possession de bien foncier. À Šuruppak, le responsable d'une équipe de forgerons, sans doute forgeron lui-même, apparenté à une famille possédant du bien foncier, est associé à la vente d'une terre patrimoniale. À Nippur, un foulon cède un champ à un tiers. Ailleurs, les trois fils d'un corroyeur vendent une terre de conserve.

Le fait essentiel qui ressort de ce rapide aperçu est la domination du travail agricole dans le cadre de la ville. Petit exploitant, fermier, prébendé ou employé, l'artisan tire lui-même de la terre ses ressources et sa subsistance. La plupart du temps, c'est un employé dans une grande exploitation à dominante agricole qui pourvoit à son entretien et exige de lui, selon les saisons et les nécessités, une participation aux travaux des champs. Bref, il ne s'adonne pas à la pratique exclusive de sa spécialité et n'est pas détaché de la production de sa propre subsistance ; son travail d'artisan est pour le moins temporaire.

Est-il véritablement possible d'affirmer, dans ce cas, qu'avec l'urbanisation les solidarités lignagères ont cédé la place à un autre mode de rapports sociaux ? Ici encore, le témoignage des rares sources assurées montre que la réalité est plus complexe que la théorie ne le laisse supposer. On a vu, déjà, à Šuruppak, la présence simultanée, lors de l'aliénation d'un bien patrimonial, d'un responsable d'une équipe de forgerons et de deux forgerons ; ils ont quelque chance d'appartenir à un même groupe local. Semblablement, toujours à Šuruppak, un potier acquiert une maison, deux autres potiers figurant au rang des témoins de l'acte. D'autres sources plus récentes, elles datent de la seconde moitié du III^e millénaire, nous informent que deux corroyeurs sont frères, qu'un père et son fils sont charpentiers ou que le fils d'un foulon épouse la fille d'un autre foulon.

Mais nous sommes victimes de nos sources : nous ne disposons d'archives que de celles de grands domaines à vocation principalement agricole. Les archives privées des artisans si tant est qu'elles existèrent, ne nous sont pas accessibles, en l'état des recherches. En l'état des sources, cependant, sous les solidarités corporatives qui se révèlent progressivement, avec, non pas un partage social du travail, mais une répartition des tâches, les solidarités familiales restent vivaces.

On devine qu'au moment où sont fondées les premières villes, étant donné la nouvelle répartition de la population, pour partie d'entre elle au moins, elle est transplantée du village à la ville où elle constitue des groupes unis par des relations de solidarité, d'endogamie ou de clientélisme et qui se reconnaissent par leur origine géographique.

L'étude des villes modernes d'Asie centrale met en évidence un phénomène similaire, dans le contexte du passage d'une population rurale à une population citadine : les gens transplantés à la ville reconstituent des groupes de même origine, unis par des relations de solidarité et d'endogamie ; ils tendent, certes, à se muer en des réseaux clientélistes dans les domaines économique et politique.

Henri Pirenne va jusqu'à s'interroger pour savoir s'il existe des villes dans une culture à base essentiellement agricole ; la réponse à la question dépend évidemment du contenu que l'on donne au mot « ville » ; si la ville est définie comme une localité dont la population se consacre exclusivement ou majoritairement à l'exercice du commerce et de l'artisanat, la réponse est nécessairement négative.

Il apparaît donc que, si ville il y a, en Mésopotamie, aux IV^e et III^e millénaires, celle-ci, à l'image de la ville médiévale européenne, s'ouvre amplement sur la campagne environnante dont elle dépend pour son approvisionnement, une campagne qui, en outre, représente, selon le mot de Max Weber, l'espace naturel de vente pour la plupart des artisanats urbains. Le procès d'échanges locaux, enfin, trouve dans le marché urbain un de ses débouchés normaux.

NAISSANCE DE LA VILLE

Jean-Louis Huot est donc en mesure d'écrire, dans un ouvrage de synthèse et parlant de la Mésopotamie du IV^e millénaire, que l'urbanisme, parce qu'il est « la traduction dans le paysage de l'urbanisation », est révélateur des modifications en cours ; à distance des habitats pré-urbains qui n'offrent « qu'une juxtaposition de cellules familiales plus ou moins identiques », la ville se caractérise par « les discontinuités qualitatives

dans le tissu des constructions » qui sont le reflet elles-mêmes « d'une hiérarchie du statut des habitants » (ville haute et basse) ; en d'autres termes, il manque au village « une structure politique et sociale organisée et hiérarchisée », celle-là même qui et le propre d'une ville et qui est perceptible sur le terrain. Revenant au cas d'Uruk, le même auteur juge que cette agglomération n'a pas pu ne pas jouer un rôle fondamental dans l'organisation de l'ensemble de la région et dans celle des rapports avec les régions voisines.

Au témoignage de l'urbanisme, s'ajoute celui des tombes qui apporte, à sa manière, les preuves complémentaires de la hiérarchisation de la société ; il suffit de comparer, par exemple, les tombes du cimetière Jemdet Nasr d'Ur où furent inhumés les habitants les plus modestes de la société, avec celles, hors cimetière, d'Abu Šalabikh où furent ensevelis des individus de statut élevé, ou à celles, dites royales, d'Ur et qui illustrent de manière spectaculaire la richesse et la puissance de l'élite dirigeante.

Tournons notre regard vers les récits de fondation. *La chronique de la monarchie une*, cogitée par les lettrés qui œuvrent à la gloire de Naram-Sin, dans son palais d'Akkad, montrent que les villes sont multiples, au moins au nombre de quatre, Kish, Uruk, Ur et Akkad, et qu'une relation généalogique les unit dans la diachronie. Bref, il est stipulé à la naissance de l'État un regroupement de cités, une mise en réseau de toponymes.

Les Amorrites ont apporté avec eux une autre tradition, la légitimation des monarques régnants par la profondeur de leurs généalogies. Il en existe une caricature, il s'agit de ce que l'on nomme la cosmogonie de Dunnu, du nom de la ville où se situe l'action. Selon ce document, la matière primordiale serait elle-même le fruit d'une création sexuée. Aux origines, en effet, une divinité mâle du nom de Harab, « Soc », épouse Ersetu, « Terre », une divinité féminine ; elles forment, ensemble, le couple originel. Par fouissage, en creusant des sillons à coup d'araire, ils provoquent la naissance d'une fille, Tâmtu, « Mer », alors que les sillons provoquent d'eux-mêmes la naissance d'un fils, Sumuqan. On aura compris que les sillons, remplis d'un liquide « Mer », qui est un mélange de sperme et de sécrétions vaginales, la cystine, sont une métaphore de la matrice, et que la sœur contribue à la naissance de son jeune frère. Soit dit en passant, « Mer » est formée d'un mélange de liqueur masculine, le sperme, et de cystine, une liqueur douce féminine.

Le récit de poursuivre avec la fondation de la ville de Dunnu dont Harab se proclame roi. Cependant, Sumuqan, répondant à ses appels, a des rapports avec sa mère, Terre, qu'il épouse après avoir assassiné son père Harab et l'avoir enterré dans un mausolée. Plus tard, il épouse également sa sœur, Mer. Enfin, il devient roi de Dunnu laquelle lui revient par héritage, mais aussi par l'intermédiaire des sexes de sa mère et de sa sœur. Par la suite, le récit met en scène cinq générations de fils qui exercent successivement la royauté sur Dunnu ; ils s'emparent tous du pouvoir après avoir assassiné leurs pères respectifs et les avoir enterrés dignement, à l'exception du dernier qui épargne la vie de son père et se contente de le jeter en prison ; le premier d'entre eux épouse sa mère, Mer, laquelle avait, préalablement, égorgé Terre, sa propre mère ; les quatre autres épousent leurs sœurs. La fin du texte se perd dans des lacunes.

Les commentateurs ont coutume de rapprocher ce récit de la théogonie d'Hésiode et de narrations hittites similaires. Sans doute, le début a-t-il toute l'allure d'un mythe de création, Ersetu, la terre, y figurant, comme il est attendu, la matière primordiale féminine. Mais le nom du dieu qui lui est associé, Harab, un terme qui désigne le « soc » d'un araire, et la lourdeur avec laquelle la narration se complaît dans la description des parricides successifs et des incestes à répétition, instillent le doute quant à la validité de cette interprétation. On connaît les démiurges qui, tels des taureaux en rut, enfoncent leur pénis dans les corps de leurs parèdres, Terre ou Montagne, ils ont pour nom Enki, « Seigneur-terre », et Enlil, « Seigneur-souffle » ; le théonyme Harab, « Soc », n'est pas autrement connu et l'on comprend que l'auteur de la narration a recours, avec lui, à une métaphore pour évoquer, trivialement, un sexe masculin en érection. Quant aux noms des rois qui lui succèdent, comme Lahar, « Brebis-mère », ils font douter de leur authenticité en tant que noms royaux.

L'explication de ces écarts réside dans le colophon de la tablette où l'on peut encore lire : « Son du chant [(des laboureurs) qui résonne] joyeusement [dans le pays] ». La restauration s'appuie sur une expression similaire qui figure dans une inscription d'Assurbanipal, mais qui concerne des moissonneurs. Le texte reproduit donc une chanson gaillarde de laboureurs et dont l'auteur s'est emparée d'un mytheme pour en travestir la signification.

Le mytheme, cependant, ne saurait être une théogonie, mais un récit de fondation de la royauté. Dans le cas de Dunnu, la transmission du pouvoir se fait dans le cadre d'une seule ville et au sein d'une même famille, le parricide et l'inceste avec la mère ou la sœur étant des passages obligés. Partant, Dunnu est un lieu unique en son genre dans la littérature mésopotamienne. On y reconnaît l'espace d'une cité qui se confond avec celui d'une famille royale née de la terre-mère. N'est-ce pas cette dernière, élevée au rang de divinité, qui donne naissance, par l'insémination de la liqueur spermatique, à la première génération procréée ? On ne saurait insister suffisamment sur le choix de l'énoncé : « À coup de leur soc, ils créèrent Mer (et) les sillons

engendrèrent d'eux-mêmes Sumuqan ». Aucune autre expression ne saurait dire avec autant de force que la famille royale émerge du sol même de la cité avec laquelle elle s'identifie. Ce récit d'autochtonie, où Dunnu se fait elle-même, s'il évoque des développements similaires dans le monde grec, est unique en son genre en Mésopotamie.

S'agit-il, dans le cas particulier, d'une simple caricature ou d'un rejet du récit d'autochtonie ? Je ne saurais le dire. Je retiens que selon la chronique de la monarchie une, la ville capitale se comprend comme l'initiatrice ou l'héritière d'une association de villes. À un tout autre niveau, tel est le récit de la fondation d'Uruk dans la même chronique : deux sites, Eanna et Kulaba se conjoignent. Comment ne pas penser à cette remarque de Cicéron à propos de Rome : « Quand Rome prit pleinement conscience d'elle-même ... elle se comprit comme un processus de rassemblement humain, comme un processus d'association ou de « consociation » dont le point de départ ainsi que le déroulement étaient accessibles à la connaissance rationnelle car ils appartenaient aux âges éclairés ». Rome est fondée par des Troyens, des homes sans cité, tout comme Akkad est fondée par des hommes sans cité.

Faisons retour à la ville comme lieu du politique.

Lorsqu'apparaissent les premières inscriptions royales, les monarques choisissent de désigner les royaumes qu'ils gouvernent du nom de leur capitale : A-kalam-du est roi d'Ur, Mebaragesi est roi de Kish, etc. Et dès lors, les modernes parlent de cités-États. D'autres suivront. Plus tard, dans les textes divinatoires, on parle rarement du pays, du cœur du pays ou de l'arrière-pays, on parle plus volontiers de la ville, la ville royale ou la ville frontière, parfois la ville-forte. Dans un corpus donné, d'époque paléo-babylonienne, sur 83 oracles concernant une ville, 26 traitent de sièges, dont certains sont rapprochés du siège d'Apišal par Narm-Sîn d'Akkad.

La référence à la ville est un fait bien établi. L'identification de la capitale à l'État ou au pays est une banalité. Elle devient courante, plus tard, dans l'historiographie musulmane, tout comme dans les Mille et une nuits : les villes sont souvent gouvernées par des rois. Ce choix ne nie pas la différence qualitative entre ville et village, il abonde dans le sens de la supériorité de la ville qui rassemble en son sein tout ce qui constitue le véritable monde. Elle est le siège du pouvoir, le centre de toutes les activités religieuses, intellectuelles et économiques. C'est au souverain qu'incombent toutes les tâches.

VILLE ET ROYAUME

Dans ce cas, le pas est souvent franchi : la ville fait figure de ville-monde ou de microcosme et le royaume concerné est décrété par les historiens « cité-État ».

Ce point est contesté par un certain nombre de chercheurs. I. Lapidus, un spécialiste de la ville musulmane, décrit les villes comme des concentrations de communautés et d'activité dans des ensembles qui ne peuvent être considérés ni comme société complète ni comme ayant une identité économique, politique ou même culturelle.

De manière plus essentielle, l'emploi généralisé de la catégorie 'cité-État' soulève des réserves importantes. En français, la structure du mot signifie très précisément « une ville qui s'est constituée en État ». Le mot est inventé au XIX^e siècle à propos de Rome, au moment où elle unifie l'Italie sous son autorité. La discussion de ce concept est heuristiquement un projet riche de sens, même si, à l'origine, c'est un pléonasse bilingue qui unit polis, qui se suffit à lui-même, et civitas, l'une des traductions possibles de polis. Je passe sous silence le mythe moderne de la cité-temple, une manière élégante d'éliminer la dimension politique de l'histoire du III^e millénaire mésopotamien.

Une question demeure en suspens. Apparemment, les royaumes sont désignés par le nom de leur capitale, entendons la ville la plus importante du pays, celle où réside le pouvoir politique, celle où il engrange ses richesses et ses trésors. Mais observons de plus près le royaume que nous connaissons le mieux, celui de Lagash. Une triade divine est au sommet du panthéon politique de l'État ; elle est composée par le dieu Ningirsu flanqué de deux déesses, Nanshe et Baba ; la première est sa sœur, la seconde, son épouse. Ningirsu est, comme son nom l'indique, le seigneur de Girsu ; Nanshe est la déesse de la ville de Nimin ; quant à Baba, son temple principal, l'ETARsirsir se trouve à Uruk, « la ville sainte » ; or, en aucun cas, les spécialistes s'entendent sur ce point, Uruk ne peut désigner Lagash. Bref, on se trouve en présence d'une triade divine détentrice, idéalement, du pouvoir suprême, mais qui ignore la ville de Lagash, celle-là même qui donne son nom au royaume. Certes, on sait qu'à partir d'une certaine date, c'est Girsu qui devient la résidence royale. Le fait n'en demeure pas moins troublant.

Au milieu du III^e millénaire, ici et là, des dénominations territoriales viennent remplacer les noms des capitales. En-shakush-ana, réputé roi d'Uruk, se dit en.Ki'engi et lugal.kalama, Un autre roi d'Uruk,

Lugal-kinishe-dudu, affirme que Enlil a réuni pour lui *nam.en nam.lugal.de*, « la qualité de en avec la qualité de lugal », afin qu'il exerce *Unu.ga nam.en* et *Uri.ma nam.lugal*, « la seigneurie sur Uruk » et « la royauté sur Ur ». Le royaume d'Uruk s'appelle donc *Ki'engi*, celui d'Ur portant le nom de *Kalam*. Pour ce qui concerne Lagash, on peut postuler qu'il porte le nom d'Eden, le *gu.eden.na* étant sa frontière.

Mais *Ki'engi* désigne aussi la terre de Sumer dans son ensemble, il englobe la ville de Nippur, mais il peut aussi comprendre Larsa, Umma, Zabalam, etc. Si nous reconnaissons Uruk comme sa capitale potentielle, à un moment donné de son histoire, cette capitale a pu changer.

L'exemple de Lagash le montre, la constitution d'un royaume résulte d'une longue histoire et ne découle pas nécessairement d'un fait urbain simple.

*

En guise de conclusion, les exemples montrent que les villes sumériennes existent en réseau et qu'elles ne sont pas des fondations isolées. En somme, qui dit ville en Mésopotamie dit réseau de villes et d'habitats aux dimensions variables. Cette remarque est sans doute susceptible d'ouvrir des axes de recherches plus féconds que ceux qui viennent d'être explorés.